

## **Allons nous asseoir à la table de la cuisine**

Il la connaissait tant, la vieille cuisine où l'on ne fabriquait plus. Il en savait chaque parcelle, mieux peut-être et plus en détail qu'une souris qui aurait passé là quelques semaines à trotter sous les meubles à la recherche de quelques miettes oubliées. Il connaissait les murs qui s'effritent un peu, à cause du salpêtre, surtout du côté de la cave où il y avait eu des fromages pendant pas loin de deux siècles et demi. Il connaissait le sol, souvent mouillé l'été pendant les grandes chaleurs, avec une partie, un tiers environ, qui était en bois, là où les hommes se déchaussaient, délaissant leur grosses bottes d'écurie pleines de bouse pour enfile des souliers plus adaptés à des locaux où l'on reste, en soirée ou au terme de celle-ci pour monter aux deux chambres à coucher de l'étage. Il connaissait le plafond dont il n'y avait rien à dire, si ce n'est qu'il était si noir de suie qu'il en était devenu comme brillant. Il connaissait le creux de feu, centre absolu de la vieille cuisine, puisque seul endroit où l'on puisse faire du feu, chauffer son eau désormais que l'on ne fabriquait plus, et se chauffer aussi soi-même par la même occasion. Il connaissait les armoires, l'enrochoir que l'on n'avait pas supprimé, les tables, dont celle faite de toutes pièces par l'oncle Matthieu, les bancs, fabriqués par le même qui était le seul artisan voire artiste de la famille, maniant les outils pour le travail du bois avec une adresse étonnante, vu la grandeur et la force prodigieuses de ses grosses mains, bancs lustrés par les fonds de pantalons d'innombrables bergers et employés quand il s'agit de se mettre à table et de se restaurer, ou simplement boire un verre. Il connaissait aussi les fenêtres, le dessus des fenêtres, au printemps avec tout plein de mouches crevées, si nombreuses que l'on pouvait se demander d'où elles venaient et ce qu'elles avaient fait là. Mais elles cherchaient simplement un peu de lumière avant de terminer une saison où le froid peu à peu avait envahi la cuisine et pour finir les avait condamnées à une fin qui s'apparentait à un suicide collectif.

Il connaissait aussi et surtout les portes qu'il ouvrait et fermait dix ou vingt fois par jour, la plus ancienne étant probablement celle qui sépare la cuisine de l'écurie. Il l'avait regardée de nombreuses fois et longtemps. Il l'avait disséquée dans sa fabrication ancienne. Elle pivotait grâce à un axe taillé dans sa dernière planche verticale allant contre ce qu'on appellerait des gonds « nature » qui était plus épaisse que les autres et dont deux tenons cylindrique, pivotaient, l'un dans une planche du sol, l'autre dans un gros taquet fixé au plafond et où il y avait aussi un trou. Elle était inusable qui fermait par un système à l'ancienne, avec une targette dont le ressort était une simple branche de noisetier et que l'on pouvait ouvrir tout aussi bien d'un côté que de l'autre par une cheville de bois ordinaire. Le tout aussi noir que le plafond, couleur d'écurie, couleur de vieux bois et de bouse sèche. Mais il y avait aussi qui était belle, la porte d'entrée, avec à l'extérieur latté de planches horizontales épaisses, dans celle du haut, le nom du chalet qui était gravé. Mallevaux-dessus, que l'on pouvait ainsi lire.



Porte entre la cuisine et l'écurie à la Muratte-dessus

L'intérieur de cette porte était lui aussi solide, vieux et revieux, qui en avait vu défiler des berger dans la vieille cuisine, qui en avait entendu des choses, quand le personnel était plus nombreux qu'aujourd'hui, et que quand l'on mange, on est bien obligé de parler de choses et d'autres, et même que parfois, à cause de ces animosités auxquelles conduit une présence commune de quatre mois dans les mêmes locaux, l'on voudrait ne plus rien dire. Motus et bouche cousue, et toi, et vous, je ne vous reparlerais plus de la saison. Mais est-ce possible de vivre ainsi, sans contact oral, sans parler des bêtes, de la pluie et du beau temps, de l'herbe qui reste sur les pâturages, de l'eau qui manque désormais dans la citerne principale du chalet, des visites qui ont passé dimanche, avec une superbe fille blonde, qui n'est autre que la nièce du patron, et auxquelles on a offert de la crème ?

Mais il y avait encore trois autres portes à déboucher dans cette cuisine. Celle de la cave à fromage où l'on entreposait plus que du chénit depuis que la

fabrication s'était achevée, restaient néanmoins les pendants et les tablars sur lesquels on mettait ce dont on n'avait plus besoin, celle de la chambre à lait, où demeuraient encore en place les support des baignolets courant le long du mur sous les bornatzes, et puis la porte du galetas où sont les chambres sous le toit, et qui, elle, n'était peut-être que la dernière à avoir été mise en place, tandis que l'on pensait que le froid venu d'en haut, quand la saison s'avance, vous glace la cuisine qui serait plus difficile à chauffer. Et puis aussi, le bois, même qu'il y en a à profusion dans les forêts proches, il ne faut pas le gaspiller, quand on pense à la peine qu'il nécessite pour être façonné.

Une cuisine, qu'il se disait parfois, c'est quand même quelque chose. C'est là où l'on reste le plus souvent. Et surtout pour les soirées, tandis que dehors la nuit tombe, et que la seule lueur désormais, mis à part une lampe à pétrole qui ne donne qu'une lumière parcimonieuse, est celle du creux de feu<sup>1</sup>. Alors quand celui-ci est ouvert pour donner plus de chaleur à la pièce, on voit les flammes rassurantes du foyer et, à cause qu'on va et vient devant celui-ci, on découvre son ombre projetée sur les murs, silhouette fantomatique qui prend des proportions étranges dans le silence presque inquiétant de ce chalet où l'on demeure seul, car les vaches ne sont plus à l'écurie mais sur les plans qu'elles connaissent tant qu'elles ne s'y égarent jamais même de nuit.

C'est donc dans cette cuisine qu'on vit d'une vie calme, d'une vie tiède par moment, d'une vie où l'on est à l'abri de ce qu'il pourrait advenir à l'extérieur, avec des bêtes sauvages qui sortent la nuit et se mangent entr'elles, et c'est pour cela que parfois, au cœur d'une clairière ou à la lisière d'une forêt, il découvrirait parfois des plumes avec un peu de sang, un drame nocturne de plus, le côté impitoyable de cette nature que l'on voit un peu trop souvent en poète, surtout quand c'est le printemps et que le vert tendre, piqué de points jaunes qui ne sont que les primevères ou les fleurs de dent de lion, coule sur elle comme une promesse de renouveau éternel et de bonheur sans partage.

Une vie sereine, ne serait-ce les soucis que procure un troupeau où ce ne sont pas les avaros qui manquent. Une vie pleine de laquelle on ne peut regretter aucune parcelle de ce que l'on a vécu. Une vie sans flonflon, donc sans tambour ni trompettes. Il pensait parfois à ces autres par en bas qui poursuivaient on ne sait quelle chimère, la célébrité peut-être, le tape à l'œil, ou d'autres facéties de snobinards, aurait dit en souriant le vieux berger qui était plus malin et plus fin qu'on aurait pu le penser de prime abord. Un homme devenu philosophe avec le temps et la simplicité de sa vie et qui se disait souvent à leur propos :

- Ils n'ont qu'à venir ici, et ils retrouveront les valeurs essentielles de la vie, c'est-à-dire le feu, le chaud, les bêtes. Ils seront vite remis sous le moule.

Alors il les voyait, eux tous, dans leur bal incessant vers la reconnaissance publique, dans cette poursuite vaine mais crue pourtant essentielle des biens matériels ou d'un confort qui a largement dépassé déjà ce qu'un homme peut

---

<sup>1</sup> Ou creux du feu

attendre d'une existence axée sur la facilité. Tandis que lui il était là, ignoré de tous, avec ses responsabilités, certes limitées, mais réelles quand même. Qu'il se tenait souvent dans sa cuisine, modeste et même pauvre en quelque sorte, mais seul maître de son domaine quand même. Un monde certes petit, certes limité, mais un monde à son avis plein, solide, inusable, éternel. Du moins le croyait-il, dans cette sorte de naïveté qu'il avait et qui lui faisait envisager l'avenir toujours sous le même angle, celui du berger qui ne saurait admettre qu'un jour un troupeau ne monte plus. Et que les pâturages soient désormais délaissés pour se voir à nouveau envahir par la forêt pour reformer les lieux tels qu'ils étaient, exactement, avant que l'homme n'ait pris pied en ces hauteurs.

Il était seul dans la vieille cuisine après qu'il eut soigné les veaux et balayé l'écurie. Ce fut alors le moment exact, il pouvait se détendre maintenant et même envisager pour bientôt une soirée de lecture, qu'il choisit pour se préparer à souper.